

Toiles @ penser

Cahiers d'éducation permanente de

La Pensée et les Hommes

Lettres d'un professeur

Stéphane LOURYAN

Dossier n° 2013 - 006 - 004

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)

Robert HAMAIDE, Georges VAN HOUT

Comité exécutif

Jacques CELS, Chemsî CHEREF-KHAN, Paul DANBLON, André DEJAEGERE,
Anne-Marie GERITZEN, Jacques Ch. LEMAIRE

Rubriques

Publications – Radio – Télévision

Publications – Abonnements

Christiane LOIR

02 650 35 90 – christiane.loir@ulb.ac.be

Secrétariat

Fabienne VERMEYLEN

02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale

Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :

IBAN : BE46 0000 0476 6336

de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 30 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers ») ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorerez s'il vous plaît votre versement de 10 €.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

<http://lapenseeetleshommes.be>

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2013 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 89 – *La démocratie est-elle malade ?*

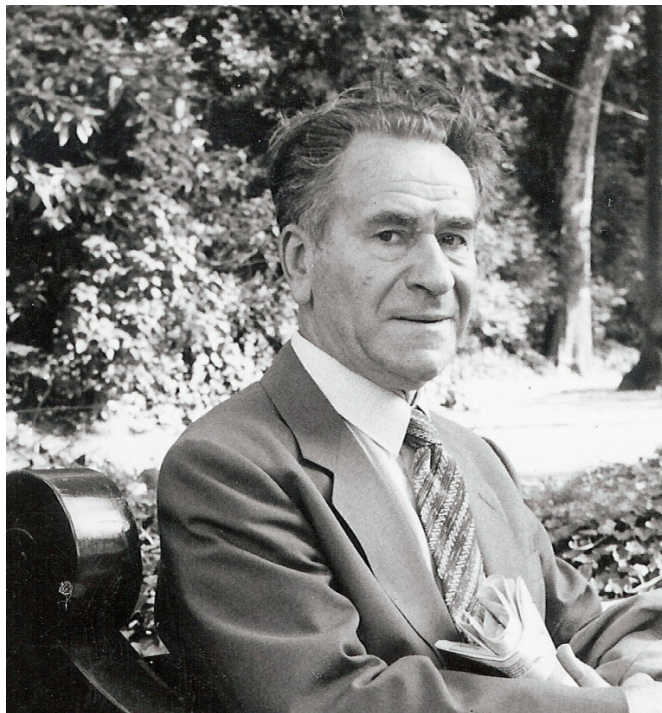
n° 90 – *Le génocide turcs des Arméniens.*

n° 91 – *Quel islam pour la capitale de l'Europe du XXI^e siècle ?*

n° 92 – *Francs-Parlers n° 7*

Lettres d'un professeur
ou « Une journée avec Monsieur Rasse »¹

Stéphane LOURYAN
Professeur ordinaire à la Faculté de Médecine
de l'Université libre de Bruxelles
Membre de l'Académie royale de Médecine de Belgique



¹ Titre inspiré de l'ouvrage de Paul VALÉRY, *Une Soirée avec M. Teste*.

Introduction

Prologue

Un timide soleil, voilé par de la brume, éclaire le parc de Bruxelles, c'est le matin. La séance ordinaire de l'Académie royale de Médecine de Belgique commencera dans trois quarts d'heure.

Arrivé sur place largement en avance, j'arpente les allées du parc.

Devant moi apparaît le bassin, asséché, car nous sommes en hiver.

Je cherche des yeux le banc où, il y a une vingtaine d'années nous avions coutume de nous asseoir, pour deviser de littérature, de philosophie, de l'Antiquité.

Je m'y assieds, et demeure pensif, seul, dans ce froid matin d'hiver.

Monsieur Rasse, où êtes-vous ?

Une journée buissonnière

Nous avons l'habitude de nous retrouver à la Taverne du Passage, dans la galerie de la Reine, une ou deux après-midis par an.

J'étais d'abord étudiant en médecine, puis jeune assistant d'anatomie à la Faculté de Médecine. Lui fut mon professeur de latin à l'athénée royal d'Ixelles, pendant deux ans.

Nous visitons une exposition ; il y en avait toujours une dans les salles polyvalentes des banques installées au centre de la ville, à l'époque où ces établissements étaient encore des protecteurs des arts et des sciences.

Ensuite, nous montions au parc, pour nous asseoir côte à côte et parler... Aucun sujet n'était négligé, sauf les plus personnels. Il m'écoutait, me donnait son opinion, tentait d'infléchir mes intérêts vers le beau, le vrai, le permanent.

Il avait toujours, sous le bras, un journal vieux d'un an au moins, pour lire avec un certain détachement les choses qui paraissaient essentielles lorsque le journal est paru, et qui, une année plus tard, se révélaient petites, vaines et sans lendemain. Il y avait un peu dans ces rencontres quelque chose qui ressemblait aux soirées avec M. Teste de Paul Valéry.

De nombreuses années après son décès, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, son petit-fils Philippe, comédien, m'a contacté. Il voulait écrire une pièce de théâtre sur la transmission. Il avait apprécié les mots que j'avais prononcés au *crématorium*. Le projet est toujours en jachère, mais nous avons pu sympathiser, et c'est peut-être cette de perspectives qui me pousse à rédiger le présent texte.

M. Rasse

Il s'appelait Georges Rasse, et il m'enseigna la langue latine durant mes deuxième et troisième années d'enseignement secondaire à l'Athénée royal d'Ixelles. Sa retraite anticipée, en 1972, m'empêcha de profiter plus durablement de son enseignement.

Né à Saint-Gilles le 15 février 1914, il effectua ses classes secondaires à l'Athénée de Saint-Gilles, où il bénéficia des leçons de Pierre Gilbert, qui termina sa carrière en tant que professeur à l'Université libre de Bruxelles (ULB), et conservateur des Antiquités égyptiennes au musée du Cinquantenaire. Après de brillantes études de philologie classique à l'ULB, Georges Rasse fit ses débuts dans l'enseignement à l'athénée d'Arlon, où il rencontra en une collègue latiniste comme lui, celle qui devint son épouse pour la vie. Demeuré Bruxellois de cœur, il saisit la première occasion pour réintégrer la capitale, où il rejoignit l'Athénée royal d'Ixelles, pour ne le quitter qu'à sa retraite, qu'il prit anticipativement, car il ne se « reconnaissait plus » dans les métamorphoses qu'avait subies l'enseignement, notamment l'arrivée de l'enseignement « rénové », qui connut à Ixelles un champ assez précoce d'expérimentation.

Au physique, c'était un petit homme sec, à la chevelure noire et drue, qui circonscrivait sous forme de deux saillies symétriques une légère calvitie postérieure. Il avait le front bombé, le menton volontaire, les sourcils broussailleux ; la voix était grave. Pour peu, on l'eût pris pour un méridional, d'autant qu'il portait toujours un chapeau de feutre assez large et sombre, comme on en met en Italie le dimanche pour aller à la messe. Habillé de costumes sombres et discrets, il était dans l'école assez solitaire, ne se mêlait que rarement à ses collègues et était peu prolix. Son nom, m'avait-il dit, était d'origine helvétique, et de citer une rivière de la confédération appelée « La Rasse ». Il avait d'ailleurs pour les Alpes suisses une sympathie avérée.

Il était légitimement craint par les élèves, d'une part en raison de la discipline de fer qui régnait dans ses classes, et d'autre part vu la quantité de travail personnel qu'il avait la réputation d'imposer à ses élèves.

Les cours

Deux groupes devaient être formés, cette année-là. Pour le premier cours, tout le monde s'était retrouvé dans la classe de Monsieur Rasse. Certains avaient suivi le cours de latin de première année de Monsieur Jacques Gustin², professeur paternel, bienveillant et au rythme assez lent. Nous étions par ailleurs destinés à le retrouver dès la quatrième année, mais nous ne le savions naturellement pas. D'autres venaient de chez

² Auteur d'une étude savante relative à *Velleius Paterculus*, citée dans les ouvrages classiques,

Mademoiselle Bernysse Harnie, jeune enseignante qui ressemblait à une princesse hellénique maquillée à l'égyptienne. Lorsque Georges Rasse a demandé qui voulait aller dans le second groupe (qui serait sous la férule de Jacques Gustin), tout le monde a levé la main. Il a cependant bien fallu trancher ; le fait de me retrouver dans la classe de Georges Rasse constitua un hasard très heureux de mon existence, car j'allais faire connaissance avec un « maître ».

Le cours débuta sur les chapeaux de roue. La méthode utilisée était l'étude et l'analyse de phrases, extraites des « grands auteurs ». Les règles de grammaire et de conjugaison, ainsi que le vocabulaire, se déduisaient au fur et à mesure et devaient être étudiés ensuite de manière approfondie dans la *Grammaire latine* de Deltombe et le *Vocabulaire latin* d'Étienne, qui devinrent nos livres de chevet. Chaque jour, plusieurs règles à retenir et de nombreux mots à mémoriser. Les phrases latines devaient être connues par cœur, leur traduction aussi, et les règles extraites comprises et mémorisées. Je n'ai jamais regretté cet entraînement à la mémorisation, si utile à la préparation à l'enseignement supérieur, et vilipendé aujourd'hui par de sots pédagogues.

Selon une séquence plus ou moins régulière, l'un d'entre nous passait au tableau au début de chaque cours et était interrogé sur la matière qui précédait. L'exercice était suivi par une notation en rouge dans le journal de classe. Les phrases devaient être lues à haute voix avec une cadence très rapide. Pendant la phase de lecture, notre professeur se penchait (se couchait presque) sur son pupitre, le visage dans le creux de la main. Si l'on traînait, il frappait le bureau avec sa chevalière, en disant « Plus vite, mon ami ! ». Lorsqu'un élève semblait en perdition, il commentait : « Dans notre longue marche dans le désert, vous êtes en queue de caravane, et bientôt vous serez livré à la faim, à la soif et aux chacals ». En cas de faute de déclinaison, il fallait copier vingt-cinq fois ou cinquante fois des séquences de type *qui, quae, quod* pour le lendemain. Un élève qui, en raison d'un tic de langage sans cesse répétait « Comment ? encore ! » lorsqu'il était interrogé dut copier septante-cinq fois *quomodo etiam* le soir à domicile. Lorsqu'il devait faire mander un éducateur pour régler un problème administratif à caractère répressif, il disait : « Allez chercher le licteur (ou le bourreau) ». Anecdote amusante : un élève avait la singulière habitude d'effectuer une danse du ventre lorsque M. Rasse lui enjoignait d'effacer le tableau. La première fois, il lui dit « Mon pied va heurter la partie la plus charnue de votre personne ». Ensuite, lorsque cela se reproduisit, il jeta : « Mon dispositif coup de pied me chatouille dans ma chaussure ». La troisième fois : « Vous allez avoir mon pied quelque part ». Et la quatrième (et dernière fois), le geste remplaça la parole.

En deuxième année, le cours comportait cinq heures hebdomadaires ; il estimait qu'il y en avait une de trop, aussi a-t-il consacré une des heures à l'histoire romaine, qu'il a inaugurée par la légende de Romulus, en

nous suggérant la lecture des *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Assez vite, nous comprîmes que les qualités essentielles de notre professeur étaient la conscience professionnelle et la générosité pédagogique, vertus tempérées par des principes sans faille et le goût des règles strictes. Partisan de l'émulation, il distribuait les travaux dans l'ordre des résultats ; le meilleur était félicité, le dernier recevait sa copie en jet sur sa table. Les interrogations étaient assez angoissantes. Monsieur Rasse parcourait les rangées en s'exclamant « Wof wof wof, quelle grosse erreur ! Attention plus que vingt secondes », chose qui suscitait parfois de nouvelles erreurs. En revanche, une bonne réponse orale, ou une question perspicace suscitait une réplique de type : « C'est cela bien (ou voilà bien), voici qui nous vaudra un dix », aussitôt sanctionnée par la transcription d'un « bon point » dans son carnet, à l'aide de son éternel stylo à bille type « cristal ». Lorsqu'en fin d'année scolaire, après que les bulletins eurent été rédigés (période durant laquelle nos lycéens actuels sont lâchés dans la nature !), il poursuivait son cours jusqu'au dernier jour, et les « dix » étaient remplacés par des caramels mous qu'il lançait à la volée, avec interdiction (bien sûr) de les mâcher en classe. Les jours de grèves des professeurs (nombreux vu le degré de syndicalisation des professeurs de l'école), il était toujours au poste et n'a jamais abandonné ses élèves, en profitant d'ailleurs de l'événement pour dire tout le mal qu'il pensait des grévistes.

Partisan inconditionnel de l'enseignement « traditionnel » et des humanités classiques, il était totalement hostile à l'école « rénovée » et le faisait entendre. Cependant, le soin qu'il apportait à rédiger des commentaires libres dans les bulletins semblait prouver qu'il en avait bien assimilé les principes.

Il était en conflit permanent avec le préfet des études, à qui il reprochait d'avoir pris parti publiquement en faveur d'élèves dans un différend avec un professeur. Il n'adressait que parcimonieusement la parole aux jeunes collègues, surtout s'ils n'étaient pas de formation universitaire. Il évitait les professeurs féminins, sans doute par timidité.

Aux phrases de la deuxième année succédèrent, l'année suivante, des textes plus longs, imprimés sur stencils à alcool roses, et la lecture d'extraits de *La guerre des Gaules*, de César (édition Hachette).

Après deux années d'enseignement vivant, ferme et efficace, il nous annonça qu'il souhaitait prendre sa retraite anticipée. Nos suppliques ne l'ébranlèrent pas dans sa décision. Dans un ultime geste de générosité, il renonça à bénéficier des mois de « congé de maladie » auxquels il avait droit vu son absentéisme nul, afin qu'un successeur pût être nommé directement. Las, les études classiques étaient (déjà) en régression, personne

ne fut nommé, et nous reprîmes, à partir de la quatrième année, le chemin de la classe de M. Gustin³. Mais l'histoire n'était pas finie !



M. Jacques Gustin

Correspondance

Je commençai à écrire à M. Rasse, dès lors qu'il n'était plus mon professeur. Monsieur Gustin nous faisait parfois rédiger des dissertations relatives aux œuvres et aux auteurs étudiés. J'envoyais mes textes à M. Rasse, qui me communiquait ses commentaires, relevant les bonnes idées, mais dénonçant les mauvaises. La plupart de ses lettres étaient dactylographiées, à l'aide d'une machine mécanique assez maladroite ; les lignes étaient peu horizontales et de nombreuses corrections manuscrites y apparaissaient.

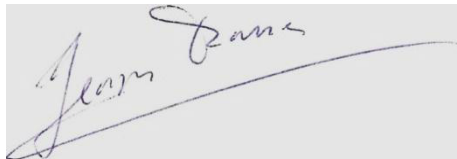
Il avait entrepris une série de voyages aux sources de la culture classique : Italie, Crète, Cyclades, Portugal, Yougoslavie. De chacun de ces voyages, il m'envoyait des cartes postales (parfois trois par déplacement) avec un commentaire savant sur le sujet de la photographie. Il lui arrivait de corriger le texte de la carte, notamment sur les acrobaties crétoises réalisées avec des taureaux, erronément signalées comme des « combats ». Ses notes de voyage étaient rédigées de sa petite écriture nerveuse, difficile à déchiffrer, et qui faisait cliqueter la craie sur les tableaux de marbre à l'Athénée.

³ Dont l'extrême gentillesse était le talon d'Achille, car nous profitâmes allègrement de sa tolérance et d'une certaine affectation de ton, couplée à un accent indéfinissable, propice aux sarcasmes, pour organiser de mémorables chahuts et des « coups » inavouables (photos érotiques sur les murs, lâchers de souris, pétards, harengs dans les radiateurs...). *A posteriori*, on le regrette quand on prend la mesure de l'érudition du personnage, hélas peu perceptible à l'époque derrière une façade de préciosité du vocabulaire, et une tendance à l'outrance dans les mimiques et les gesticulations.

Les lettres de Georges Rasse qui traitaient des problèmes de l'école ou de la société étaient souvent un peu amères ; il y dénonçait volontiers la paresse, l'inculture, le goût systématique du modernisme, etc. Il avait en aversion les pédagogies nouvelles.

Lorsqu'en fin de classe de rhétorique, j'envisageai un voyage à Florence, il m'adressa une lettre rédigée comme un guide de voyage destiné à un jeune homme « cultivé », comme on en faisait au XIX^e siècle.

Je visitai donc Florence et ses environs sa lettre à la main. Je venais de terminer mes études secondaires, nous étions en 1976. La troisième époque de nos relations allait commencer.

A handwritten signature in blue ink, reading "Jean Rasse", with a long horizontal flourish extending to the right.

Les rencontres

Libéré de l'obligation scolaire, me voici étudiant en médecine : « au premier étage de la *ziggourat* universitaire », pour utiliser ses termes. C'est à partir de ce moment que nous prîmes l'habitude de nous voir, certains après-midis (une ou deux fois par an). *A posteriori*, je pense que le fait que je demeurasse élève à l'Athénée royal d'Ixelles avec des cours de latin, constituait pour lui une sorte de barrière, que ne pouvaient franchir que les missives ou les cartes postales. Dorénavant, le contrat était atteint et plus rien ne s'opposait à ce que nous eussions des entretiens directs.

Au début, ces rencontres présentaient des physionomies variables : restaurant de la Porte de Namur, petit café (le « Trappiste ») de l'avenue de la Toison d'Or (établissement qui existe toujours, d'ailleurs)...

Peu à peu, le rituel se mit en place, pour atteindre son équilibre lorsque, une fois diplômé, j'occupais les fonctions d'assistant au laboratoire d'anatomie de la Faculté de Médecine de l'ULB, ce qui me permettait de gérer mes horaires de manière relativement autonome.

En début d'après-midi, je parcourais à pied la distance qui sépare la rue aux Laines de la galerie de la Reine, en passant par la rue Haute, puis le boulevard de l'Empereur. Je m'asseyais à la Taverne du Passage et, quelques minutes plus tard, il arrivait, souvent avec un vieux livre qu'il avait glané pour moi chez un bouquiniste (il connaissait bien ma passion pour Gérard de Nerval). Il s'installait, bourrait une pipe ou allumait une cigarette, et la conversation commençait. Nous prenions ensuite le chemin du Crédit Communal, de la CGER, ou de la Bibliothèque royale pour parcourir une exposition temporaire (il y en avait toujours !). Deux d'entre

elles me reviennent à l'esprit car j'en ai gardé les catalogues : les Marbres Helléniques et le Compagnonnage.

Nous gravissions ensuite les escaliers proches du palais des Beaux-Arts pour pénétrer dans le parc de Bruxelles où nous choisissons un banc propre, devant la fontaine, pour deviser... Là, il me donnait son opinion sur des choses diverses : politique, philosophie, littérature, enseignement... Son avis était souvent critique ; il n'était guère l'homme de son siècle. Il me décrivit le Mont des Arts et la Galerie Bortier tels qu'il les avait connus avant la construction de l'esplanade actuelle. Il me parla de tel collègue latiniste et helléniste de l'Athénée d'Ixelles (Jean Debecq), demeuré communiste orthodoxe, et à qui Georges Rasse suggérait de partir en voyage en URSS pour voir comment cela se passait réellement (à l'instar de ce que fit André Gide), mais qui refusait obstinément, sans doute pour garder ses illusions.

Il me déclinait toute son aversion pour le clientélisme politique et pour le nivellement par le bas inspiré par l'idéologie politique inspirée par la gauche (« Arnould Clausse : un excellent enseignant et anthologiste de la littérature latine. Dommage qu'il soit socialiste ».) En matière religieuse aussi, il avait des attitudes très tranchées : « La religion catholique : avez-vous vu quelque chose d'aussi ridicule ? Imaginez la résurrection des corps, ces milliards de cadavres décomposés, en poussière, qui se relèvent un jour... Il n'y aurait même pas suffisamment de place ». Souvent, l'analyse des conflits politiques qui ont ébranlé Rome lui servaient de modèles pour fustiger les déséquilibres contemporains : il y retrouvait de nouveaux Catilina.

Il avait beaucoup lu, et dans bien des domaines de la pensée. Sa maison, m'a confessé sa fille, Cécile, latiniste comme lui, était remplie de livres, eux-mêmes truffés de notes, de signets, de commentaires. Il était donc préparé à soutenir toutes les conversations. Ainsi, à Jacques Monod, que je lui citais, il m'opposait P.-H. Simon (*Questions aux savants*, 1969) ; ces discussions courtoises, épistolaires ou verbales, ont joué un rôle immense dans ma formation. Georges Rasse s'y montrait aimable, disert, d'une humanité très profonde, mesurant pleinement son rôle d'initiateur, de « père spirituel ». Je compris fort vite que ses manières « rudes » à l'athénée étaient les conséquences d'une très grande réserve, à la limite de la timidité. Il faisait œuvre de précepteur à l'ancienne ; il tentait de faire naître un foyer de lumière dans un jeune esprit en formation. Il était conscient, aussi, de jouer un rôle de père intellectuel auprès d'un jeune homme qui n'avait guère connu son père biologique.

Après un long dialogue, nous nous quittions, chacun reprenant son chemin, non sans avoir échangé des promesses de se recontacter.

Finis coronat opus

Hélas, l'état de santé de l'épouse de Georges Rasse se dégradait peu à peu. Atteinte de la maladie de Parkinson, elle perdit toute autonomie, et son mari ne parvenait quasi plus à se libérer pour une après-midi. Il put assister à la soutenance publique de ma thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur en 1991. Il avait d'ailleurs participé à la réception de mon mariage, et avait tenu à saluer d'une visite à la maternité la naissance de mes deux fils.

Nos relations ultérieures redevinrent épistolaires, ou téléphoniques. Il finit par se briser la clavicule en tentant d'aider son épouse : tous deux furent hospitalisés, puis placés en maison de soins. Après le décès de son épouse, Georges Rasse réintégra son domicile, où je le visitai une ultime fois. Il décéda seul, le 24 mai 1998. Sa fille Cécile, qui lui était très attachée, tint à ce que le faire-part fût précédé de la phrase : « *vixi et quem dederat cursus Fortuna peregi* (Virgile) ». Son jeune petit-fils, à l'époque étudiant en chimie à l'ULB, à présent comédien, assista bien sûr à la cérémonie d'obsèques, et voilà qu'il est, plus de dix ans plus tard, venu à moi pour entendre notre histoire commune, dont plus tard, peut-être, il tirera une pièce de théâtre. Quant à moi, je garde à l'esprit cette phrase qu'il nous fit apprendre, il y a plus de quarante ans : « *habeo quod do* ».



À la sortie du parc...avec son journal de l'année précédente.

Lettres de M. Rasse

Sur Salluste

Woluwe-St-Lambert, le 11 décembre 1973.

Mon cher Louryan,

J'ai trouvé votre lettre à mon retour au pays – un retour réfrigérant – et vous remercie me tenir au courant de vos activités scolaires ainsi que de vos réflexions sur les textes étudiés. Vous êtes surpris, me dites-vous, par le désordre qui marque le début du *Catilina*. Une première lecture, en effet, étonne, mais il faut avant tout tenter de comprendre ce qu'a voulu faire l'auteur et ne se prononcer qu'ensuite.

L'histoire, chez les Anciens, est avant tout œuvre d'art. Il s'agit de rapporter les faits, mais surtout d'en souligner l'enchaînement de façon logique et harmonieuse. Nous avons là une clef de la composition du texte en question. Salluste, tout de suite, met en lumière le personnage principal (chapitre 5), ce qu'on appelle souvent et improprement le « portrait » de *Catilina*. En fait, Salluste nous découvre les forces qui l'animent : un naturel pervers, une énergie tournée vers le mal, etc., dispositions qu'il a mises en pratique lors de la période syllanienne.

Il en est venu ainsi par degrés à tenter le crime suprême : s'emparer du pouvoir par la force. Songez à l'importance qu'en histoire les Anciens et la majorité des Modernes ont accordée au rôle des individus dans la genèse des événements. Salluste fait donc suivre cette présentation rapide du « patron » par l'évocation du milieu où il pourra employer ses capacités. De là cette brève histoire de Rome ou plutôt de la « moralité romaine » qui, admirable à l'origine, a été ébranlée par l'*ambitio*, la *luxuria*, l'*avaritia*. Et nous arrivons tout logiquement au chapitre 14 où l'auteur souligne la facilité avec laquelle, « dans une cité si corrompue » *Catilina* trouve des appuis, tous scélérats, puisque le patricien dépravé ne recule devant rien (chapitre 15). Mais, il a franchi les limites, il ne se maîtrise plus, son extérieur trahit le criminel qui a tout sacrifié à l'*ambitio*. Le chapitre 16 précisera comment il en use avec ceux qu'il tient sous sa coupe. Le récit pourra commencer. Un historien moderne, bien sûr, n'eût pas suivi un tel plan. Nous voyons plus que précédemment l'importance des facteurs sociaux et économiques ; le tableau de la Rome du temps, qui n'apparaît qu'au chapitre 37, précéderait sans doute l'analyse psychologique. Mais c'est que la sociologie, science née au siècle dernier, a fortement marqué notre conception de l'histoire. Plus loin, les chapitres 18-19, rappelant la première conjuration, sont piètrement amenés, il faut l'avouer.

Votre travail sur la personnalité de *Catilina* prouve une lecture attentive du texte. Votre style est aisé, si je néglige certaines maladresses ; je vous engage à vous relire avec plus de sévérité. Pour en venir à l'essentiel, une

remarque préalable doit être faite. Pour comprendre pleinement cette œuvre, il faut des connaissances de la vie et de l'histoire politique qui dépassent celles d'un jeune homme de votre âge. Il faut être sensible aux allusions de l'auteur, comprendre ses intentions. C'est là une des qualités irremplaçable des humanités anciennes, d'élever de jeunes esprits à la découverte d'idées dont ils vérifieront l'exactitude plus tard.

Ceci dit, vous jugez durement Catilina, et je crois que vous avez raison. Certains ont tenté de le réhabiliter, de voir en lui un redresseur de torts, favorable à l'émancipation des classes défavorisées. Erreur à mon sens. Catilina est avant tout un patricien, un patricien déclassé, imbu de tous les préjugés de sa caste, d'un égoïsme effréné, qui a tiré du règne impitoyable de Sylla la leçon que tout est possible si l'on néglige les scrupules, les sentiments, si l'on tient des propos démagogiques pour cacher ses visées personnelles. Faut-il pour autant croire tout ce que nous rapporte Salluste ? Notre auteur sans aucun doute a noirci un personnage fort sombre (par exemple, l'accusation d'avoir tué son fils, certains crimes gratuits, au chapitre 22, la fameuse scène du serment que vous avez retenue). Là, Salluste prend ses distances et en profite pour prendre à partie Cicéron.

Quant à la *conscientia*, je ne traduirais pas le mot par remords, ce qui s'oppose au caractère de Catilina. C'est plutôt (au sens étymologique) la pleine connaissance des actes qu'il a commis. Il comprend qu'il ne peut plus revenir en arrière. N'oubliez pas d'autre part que si l'auteur est aussi sévère, ce n'est pas pour les mêmes raisons que Catilina : ce dernier voit dans le conjuré un ennemi personnel et surtout l'agitateur social, usant d'un vocabulaire emprunté aux *populares* prêchant le partage des terres – sans y croire – la violence, la discorde.

Il réagit en homme de gouvernement, en homme d'ordre, élu, lui, *homo novus* par la classe possédante. Salluste a d'autres raisons, je retiendrai la principale. Il n'est plus le démocrate virulent, le tribun de 52 (affaire Clodius), mais il est resté avant tout un césarien. C'est à César qu'il doit son étonnante ascension. Or, César, en 63, n'était pas fort éloigné de Catilina, et vous lirez le discours que le futur *triumvir* a prononcé en décembre. César était lui aussi un patricien ruiné et lui aussi les scrupules ne l'étouffaient pas ; s'il suivit des voies différentes que son prédécesseur, il devait rester bien des gens après la mort du dictateur pour se rappeler les similitudes. Salluste est donc porté à souligner les divergences en grossissant, ce qui n'était pas difficile, les crimes du « monstre ». Où est la vérité vraie ? Certains se contentent de croire ce qu'ils lisent, d'autres se plaignent de se heurter à de nouvelles énigmes. La sagesse est de se contenter de probabilités et la lecture des grandes œuvres historiques permet d'enrichissantes découvertes lorsqu'on médite sur leur contenu ainsi que sur la personnalité de leur auteur.

Lettres d'un professeur

Voilà une lecture bien fastidieuse que je vous ai infligée. Si elle ne vous a pas dégoûté de Salluste, je recevrai avec plaisir votre opinion sur ce commentaire, lorsque vous aurez progressé dans la lecture du texte.

Avec mes vœux d'heureuse continuation, recevez l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

Sur les humanités classiques et sur Virgile

Woluwé-Saint-Lambert, le 3 juin 1974.

Mon cher Louryan,

L'année scolaire s'achève, vous voilà déjà aux deux-tiers du parcours ! Je vous félicite de votre choix, puisque les humanités ont été immolées par les barbares, il reste une voie qui réclame encore effort, volonté et persévérance (des mots honnis par les Trissotins de la nouvelle pédagogie), celle qui se rapproche le plus de l'ancienne grand-route, vous avez raison de vous y engager, elle vous convient. Il est heureux en outre que vous ayez déjà une formation générale supérieure à celle de la plupart de vos camarades, car vous le comprenez, même instinctivement, puisque vous regrettez de ne pouvoir diversifier davantage vos activités : l'instruction scolaire actuelle limite de plus en plus son champ d'action. C'est la conséquence du système des options (séduisant par certains côtés), les humanités traditionnelles accordaient aux esprits avides de connaissances des possibilités d'information bien plus larges. Mais il est vain de s'arrêter sur ce qu'on ne peut plus changer. Il faut donc tirer du régime actuel le maximum d'avantages. Et je rejoins là les sentiments que vous exprimez à propos des cours de latin et de français. Vous voulez aller au-delà de ce qu'on vous enseigne. Conservez et développez ces dispositions ; elles sont primordiales. Prenons Virgile, vous ne connaîtrez qu'un secteur infime de son œuvre. Je vous engage à lire, si possible dans le texte latin (avec traduction en regard ; je songe à l'édition appelée Budé, c'est-à-dire les *Belles Lettres*), au moins les premiers chants de l'*Enéide*, quelques *Bucoliques* et surtout les *Géorgiques*, injustement sous-estimées par ceux qui sont insensibles au charme de la vie au grand air. Virgile s'y montre le grand poète de la vie campagnarde, de la terre latine. Méfiez-vous aussi du parallèle qu'on a trop souvent tracé entre Virgile et Homère, en réservant à ce dernier les qualités de fraîcheur, d'ingénuité, de spontanéité, etc. Virgile est un imitateur, dit-on, et on croit avoir dit l'essentiel. Mais Homère peint lui aussi une société raffinée et son inspiration s'est nourrie certainement de modèles que nous ne connaissons plus. De plus pour les Anciens – et la prétention de nos contemporains à l'originalité absolue est ridicule, elle explique en grande partie le mauvais goût des « créateurs » d'aujourd'hui – pour les Anciens, l'imitation d'une œuvre consacrée est une promesse de réussite, si elle parvient par une forme plus raffinée et par quelques apports nouveaux à s'imposer à côté ou au-dessus de l'original. Il ne s'agit pas, bien sûr, de défendre ce point de vue, mais il faut le comprendre. Virgile n'a pas voulu refaire Homère ou Apollonios ; il a usé d'une source d'inspiration bien romaine, de l'histoire et le point culminant de son épopée est le chant VI. La poésie, de notre point de vue, n'y trouve pas toujours son compte, mais son génie en a tiré souvent d'heureux effets.

En français, je vous approuve de désirer lire des tragédies, un genre que nos contemporains prisent et rejettent tout à la fois ; de là les adaptations très discutées de ces dernières années. Le style est artificiel, me dites-vous, mais tout « style » est artificiel. Dès qu'on dépasse l'expression des besoins naturels, on a forcément recours à des conventions. Il y a de l'artifice dans le reportage d'un match de football, comme il y en a dans les romans qui se veulent véristes. Et, il faut avouer que Corneille et Racine, par des procédés propres, savent retenir l'attention par des thèmes qui nous touchent, si éloignés qu'ils semblent être de notre vie de chaque jour, et par l'analyse de caractères à la fois surhumains et proches de nous. Là encore, je vous engage à remonter aux origines : Eschyle, Sophocle, Euripide. Racine, vous le constaterez, emprunte à Euripide, mais n'est pas un imitateur. Avant tout, il est l'inégalable Racine. C'est maintenant, mon cher Louryan, et au cours des deux années qui viennent qu'il faut, dans le domaine littéraire surtout, engranger le plus possible. À l'Université et plus encore dans la vie active, vous aurez peu de temps pour vous cultiver. Lisez avec attention, avec réflexion, lisez ce qui en vaut la peine.

Mais j'arrête là mon prêche. Je vous souhaite, après ces dernières semaines de travail, de connaître des vacances joyeuses et réconfortantes.

Merci pour votre bonne lettre et très cordialement à vous.

Sur Tite-Live et l'histoire

Bruxelles, le 23 décembre 1974.

Mon cher Louryan,

Fugit irreparabile tempus. Rassurez-vous, je ne tourne pas encore au pédant, mais vous verrez en prenant de l'âge que les Latins ont exprimé avec une élégance et une intensité souveraines certaines généralités, en l'occurrence notre banale surprise devant la fuite des jours.

Voilà donc achevée cette première moitié de l'année scolaire. Vos impressions correspondent-elles aux larges perspectives que vous me traciez il y a deux mois ? Pas de déception ?

Pour m'en tenir au latin, que pensez-vous de Tite-Live, maintenant que vous avez lu de cet historien un passage caractéristique : les débuts de la réforme licinienne ? L'anecdote des sœurs Fabia, et de Fabius Ambustus, leur papa attentionné, est bien conduite, mais avez-vous remarqué les invraisemblances ? L'horaire si réduit ne permet évidemment pas de relever, à côté des indéniables qualités, les obscurités et les incertitudes. Vous a-t-on dit que le fond même du débat – les conflits entre la plèbe et le patriciat – est présenté sous une forme inacceptable, du moins à l'époque envisagée ? Toute la question des origines de la plèbe et de son développement reste pour nous enveloppée d'ombres, mais si les explications de Tite-Live sont insuffisantes et souvent erronées (il y a peu certains allaient jusqu'à refuser toute crédibilité à l'historien), on reconnaît de plus en plus que notre auteur s'est servi honnêtement de ses sources et qu'il fournit des éléments précieux, incomparables même. On admet généralement qu'il a introduit trop tôt une évolution qui n'a pu commencer qu'à la fin du V^e siècle, ou plus tard encore, mais rien n'indique qu'il ait innové sur ce point. Sans doute a-t-il suivi la tradition latine, elle-même influencée par les historiens grecs qui n'ont pas compris ce que la question sociale à Rome avait de particulier – la plèbe romaine présente en effet un caractère très différent du *demos* grec. Je vous signale ceci, non pour affaiblir l'estime que vous portez peut-être à Tite-Live (elle est justifiée), mais pour vous éclairer sur un point que les ouvrages scolaires (et les autres !) négligent trop souvent : la relativité de la révélation historique. Je vous en ai dit quelque chose à propos de Salluste. Vous pourrez faire les mêmes constatations en lisant Tacite – que ce soit à propos de Tibère (que Tacite défigure complètement) ou de Néron (qu'il a mieux compris). L'histoire n'est pas une science, et toutes les théories qui veulent en tirer des leçons définitives se fourvoient. De nos jours, certains partis politiques s'obstinent dans cette voie, mais veulent qu'on les suive aveuglément. Ils divinisent l'Histoire (avec majuscule !) où ils veulent lire les recettes du succès, mais s'opposent à tout enseignement objectif de cette discipline, exigeant que l'on croie à un déterminisme qui doit nécessairement faire triompher leur cause (« le vent de l'histoire »). L'étude critique des historiens anciens est un exercice

formatif de premier ordre, surtout à notre époque où les slogans tiennent souvent lieu de raisonnement. Les ouvrages « historiques » foisonnent, répandant fréquemment des interprétations superficielles, fantaisistes ou fausses.

Je vous mets en garde contre de prétendus historiens (H. Guillemin en est un bel exemple) qui se présentent sous un extérieur scientifique, dissimulant un parti-pris, une partialité dont ils sont pétris et dont ils ne semblent pas être conscients.

En voilà assez sur ce point. J'espère que vous bénéficiez d'heureuses vacances, peut-être sous un ciel moins nébuleux.

Nous voici devant le seuil d'une nouvelle année : recevez les vœux que je forme pour vous et les vôtres. Je vous souhaite une santé solide et d'excellentes journées.

Avec mes sentiments les plus cordiaux.

Sur Horace

Woluwe-St-Lambert, le 24 avril 1975.

Mon cher Louryan,

Merci pour votre longue lettre, qui dresse le bilan de vos acquisitions intellectuelles au cours de cette année. J'apprends avec peine que vous avez eu quelques ennuis de santé, mais la fermeté allègre de votre ton me rassure – il est clair que vous avez surmonté l'épreuve. Le soleil enfin apparu achèvera, j'en suis sûr, d'effacer toute séquelle désagréable. J'ai lu avec attention vos considérations sur les auteurs latins. Je serais heureux de vous voir garder à Horace la sympathie que vous lui avez accordée dès la première rencontre. On s'est souvent mépris sur le caractère de cet homme, plus secret qu'il semble.

On a pris à la lettre la boutade à la fin de l'épître à Tibulle (Ep.1, 4) où il se décrit *Epicuri de grege porcum*.

Son amitié avec Mécène (il en parle avec affection, mais aussi avec une liberté qui honore à la fois le puissant « ministre » et le fils de l'affranchi (cf. *Ode* II,17;0.111.,29 et surtout les *Épîtres*), ses relations avec Auguste (jamais Horace ne se montre flagorneur), ses vues sur la dureté de l'époque, sur les vicissitudes de la vie, son amour de la nature et de la retraite et d'autres thèmes encore nous montrent quand on le lit sans prévention un homme sincère, exigeant envers lui-même et sensible envers les autres avec une tendance innée à la raillerie (parfois à son propre endroit) qui en fait un satirique plus qu'un vrai lyrique. Trop de critiques n'ont pas compris ces sentiments qui jamais ne s'étalent et ont taxé cet auteur de sécheresse, d'insensibilité, d'égoïsme même. Lucrèce, bien sûr, se tient à un autre niveau – c'est pour moi l'écrivain qui a porté l'inspiration latine à son plus haut degré – mais l'expression est parfois faible, inférieure au sujet.

La matière du *De Natura Rerum* est d'ailleurs une gageure pour un poète –, mais nous avons là un exemple de ce que la poésie scientifique peut produire de plus grand. Quant à Tite-Live, je m'attendais à un jugement plus défavorable de votre part – non que j'estime peu cet historien, mais, il faut l'avouer, son abord n'est pas facile (sauf pour les anecdotes où souvent il excelle) et pour l'apprécier il faudrait disposer de plus de temps. Le récit des luttes sociales surtout demande un éclairage spécial, les spécialistes eux-mêmes ne s'y retrouvent pas toujours ! On ne saura sans doute jamais comment la plèbe a réellement opéré sa montée en ces siècles obscurs. Il faut s'en tenir à l'essentiel, qui est indiscutable : la Rome des origines a gardé longtemps un caractère social archaïque qui contraste avec ce qui s'est passé en Grèce (si cette question vous intéresse je vous signale les études capitales de G. Dumézil, récemment regroupées chez Gallimard ; l'auteur a réuni un faisceau impressionnant de survivances indo-européennes dans la « vieille » Rome). Or, l'histoire nationale n'a été traitée qu'assez tard par les historiens romains (pas avant le III^e siècle AC)

qui se sont inspirés des modèles grecs. Les historiens grecs, eux, ont vu dans les rivalités entre patriciens et plébéiens l'équivalent de ce qui, s'était passé dans les grandes cités helléniques, c'est-à-dire une lutte entre riches et pauvres. Les historiens latins ont suivi cette interprétation alors que les documents dont ils disposaient devaient leur montrer l'originalité profonde du phénomène romain, avec le rôle primordial accordé, au départ, non à un facteur économique, mais à la religion. Les patriciens ne peuvent être définis que religieusement, par le culte des ancêtres qui caractérisait les « *gentes* » et non par la fortune, puisque très vite on voit apparaître des plébéiens riches, un peu comme le roi de France jusqu'au XVIII^e siècle qui reçoit par le sacre à Reims des prérogatives qui n'étaient plus comprises par les esprits « éclairés » de l'époque voltairienne, mais dont l'évidence était encore indiscutable dans certaines provinces.

Tite-Live, historien consciencieux, subit l'influence de ses prédécesseurs, mais ne néglige pas pour autant ses sources purement romaines : c'est l'intérêt de nous montrer comment, parfois au prix de contradictions évidentes, il essaye de concilier les deux tendances. L'historien peut y exercer sa sagacité, mais l'étudiant y trouve aussi son compte, lorsqu'on lui montre sur pièces combien l'histoire est difficile à établir et comment les événements, et surtout les mobiles, sont souvent transformés même par ceux qui s'efforcent de les rapporter en toute sincérité.

N'oubliez pas que Tite-Live racontant les luttes sociales des V^e et IV^e siècles doit être lu comme Michelet reconstituant les conflits du Moyen Âge. De plus Tite-Live, comme les historiens du XIX^e siècle (et la tradition se maintient) veut faire une œuvre littéraire : il dilue donc le récit des progrès de la plèbe à travers divers épisodes ; de là certaines exagérations dans les temps anciens. Voilà que cette fois encore je me suis laissé entraîner à un commentaire fort long. Je m'arrête et vous dis au revoir non sans vous remercier encore de tout ce que vous me rapportez sur les cours que vous aimez.

Cette phrase où vous me dites : « La fin de l'année s'annonce calme et agréable, nous avons 'tous' (le croyez-vous vraiment ?) le sentiment d'avoir vécu une année scolaire profitable » me réconforte plus que vous pouvez le croire. S'il y avait seulement dans chaque classe une demi-douzaine de jeunes gens à exprimer de tels sentiments, avec quelle confiance pourrait-on désormais envisager l'avenir des études dans notre pays.

Recevez, mon cher Louryan, avec mes vœux de succès, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

Sur l'art et l'Italie

Woluwé-Saint-Lambert, 1^e 8 septembre 1975.

Mon cher Louryan,

Merci, avec un inexcusable retard, pour votre lettre du 4 juillet. Je vous sais gré de la sincérité avec laquelle vous me dévoilez vos préférences en littérature ancienne et moderne.

Il m'est agréable de lire qu'un jeune homme est encore sensible à la beauté d'un texte. Je ne parle pas ainsi parce que je partage la majorité de vos goûts – l'essentiel est de savoir admirer un poème ou une page de prose et d'être en mesure de se poser quelques questions à cet égard. Être disponible – et non rebelle systématiquement – à ce que de bons esprits jugent beau, est-ce devenu déshonorant ? Je me souviens d'un débat organisé à Ixelles il y a trois ou quatre ans, à propos, je crois de l'Art et de la publicité, et où les jeunes orateurs ne parlèrent que de cinéma. C'était la seule forme d'art qu'ils semblaient admettre. Ce genre, bien sûr, a enrichi notre sensibilité, mais il est abusif d'y voir l'unique expression artistique de notre temps. À la décharge de ces jeunes gens il faut reconnaître que la poésie contemporaine, en France du moins, a perdu tout contact avec le peuple depuis qu'elle s'est enveloppée d'hermétisme et de préciosité. D'autre part, la décadence du roman et du théâtre français est sensible. C'est le règne des adaptateurs et des metteurs en scène qui s'approprient les grandes œuvres du passé en les dénaturant sans vergogne au nom d'une « créativité révolutionnaire », prétexte fallacieux d'esprits stériles et dévoyés. Nous en reparlerons, si vous êtes d'accord. Et vos vacances ? Avez-vous passé d'agréables journées à Crans ? (Merci pour votre carte). Aimez-vous cette région ? Du Valais, je ne connais que la partie germanique (de Visp à Zermatt) et peut-être dirigerai-je mes pas du côté de Montana l'an prochain. Je ne vous cacherai pas que l'Italie, depuis que je la connais – et cela remonte à plus de quarante ans ! – est le pays que je préfère, ou plutôt que je préférerais, car le dernier séjour m'a terriblement déçu. Les beautés naturelles subsistent, évidemment ; les musées sont souvent mieux agencés, mais les places publiques, les palais, certaines œuvres, même, sont souillées d'inscriptions insanes. La situation sociale est menaçante ; sans cesse des grèves, des manifestations, de la violence gratuite. Le touriste, du moins le touriste « actif », sent qu'il n'est plus un hôte qui a droit à un minimum de respect. Évidemment les « lézards » qui s'allongent sur les plages de Ligurie, de Campanie, de Sardaigne, etc., du *dilucule* au crépuscule, vous jureront en toute sincérité qu'ils n'ont connu aucun ennui. Et pourtant le voyage en Italie reste pour un jeune homme de votre âge l'initiation rêvée à l'essence même de notre civilisation. Il faut y songer. Mais cela reste-t-il possible en cette année de grâce ? Un avenir proche nous l'apprendra. Et vous voilà arrivé au dernier échelon de vos études secondaires. J'allais écrire « déjà », mais c'est à vous qu'il appartient de le dire, c'est là votre

impression. Ce qui est sûr, c'est que vous avez apporté à les accomplir la plus précieuse des dispositions : le don d'émerveillement. Votre lettre le confirme encore. J'espère que cette année répondra à vos vœux les plus exigeants et s'achèvera en triomphe !

Soyez assuré, cher ami, de mes sentiments les plus cordiaux.

Sur la société et Milon

Woluwé-Saint-Lambert, le 25 décembre 1975.

Mon cher Louryan,

Merci, cette fois encore, pour votre lettre et pour vos « notes » de lecture. Je suis sensible à la sincérité et à la pénétration de vos analyses. « Je suis toujours demeuré un candide », me dites-vous. Voilà une qualité bien rare en ce siècle de fer ; je crois qu'elle vous apportera plus de satisfactions que de déceptions, à condition que vous continuiez à garder les yeux ouverts et la tête froide. Il ne faut pas, à mon sens, attendre beaucoup des hommes, souvent mesquins, souvent ignobles, souvent bornés, mais il faut conserver la foi en l'humanité – et honorer, quoi qu'il en coûte, certaines valeurs (honneur, droiture, tolérance, générosité...) aujourd'hui incomprises, vilipendées, bafouées par des gens qui se croient réalistes. Vous constaterez d'ailleurs que ceux qui s'abandonnent à ces aberrations, si l'on excepte les snobs sans cervelle, sont pour la plupart des esprits blessés par les épines de l'existence, et leur cynisme cache souvent une sensibilité meurtrie. Malheureusement, par leur jactance, ils font croire qu'ils sont légion et, ... la loi du nombre régissant notre monde, on ne voit pas d'amélioration probable pour les prochaines années. Triste constatation en ce jour de Noël... Mais, la « candeur » pour être une qualité doit rester lucide.

Les violences qui déshonorent notre époque font songer à ce terrible premier siècle romain que vous avez aperçu à travers Salluste et Cicéron. Époque cruelle où d'honnêtes gens – et je pense à Cicéron, bien que certains critiques lui déniaient cette appellation – ont dû éprouver les angoisses que nous comprenons mieux que nos devanciers. Ce que révèle le *Pro Milone*, comme le *Catilina* de Salluste, c'est la déchéance d'une classe sociale. Les *patres* n'ont pas osé sévir contre Catilina ; ils montreront la même pusillanimité (en se croyant très habiles) en condamnant Milon, non par conviction, mais en obéissant aux injonctions de Pompée, qui de tous les puissants de ce temps fut le plus incapable, le plus infatué, le plus aveugle.

Encore, sur ce point, Cicéron peut-il lui disputer la palme, mais à sa décharge on peut expliquer son irréalisme par son sentiment de fidélité envers Pompée, auquel ce dernier resta totalement indifférent.

La défense de Milon repose sur des mensonges, bien sûr, mais je ne sais si on vous a montré que l'essentiel n'est pas là. Il faut comprendre l'arrière-plan politique. Milon, une fripouille, dites-vous. Ce n'était pas un enfant de chœur, certes, mais en face d'un Clodius aristocrate dévoyé, décidé à s'imposer par la terreur, le meurtre, le chantage, Milon apparaît comme le seul qui ait osé relever le défi. Il faut lire les chapitres 67 à 71, le passage le plus lumineux, le plus sincère de ce discours où l'essentiel est sous-entendu. Cicéron s'y adresse directement à Pompée, par-dessus la tête des jurés.

Il est clair que, si Pompée n'avait pas stupidement fait condamner Milon, non certes inspiré par un esprit de justice qui lui était absolument étranger mais par antipathie, par jalousie aussi, il aurait trouvé en cet aventurier un allié utile lorsque trois ans plus tard les défections furent nombreuses parmi ceux qu'il croyait ses fidèles, mais qu'avait heurtés sa vanité indolente ou que César avait su gagner à lui par sa générosité innée et son audace.

Cette époque attend encore son historien ! Ceux qui l'ont étudiée étaient surtout des érudits, éloignés par toute leur formation des réalités sociales et économiques, qui, aveuglantes depuis une bonne trentaine d'années, portent ombre à leur tour aux préoccupations morales et psychologiques, trop prisee naguère, aujourd'hui trop mésestimées. Tant il est difficile, en histoire, de garder l'équilibre indispensable. Je vous mets en garde, dès à présent, contre les interprétations erronées auxquelles donne lieu une première lecture de Tacite. Mais j'attends vos appréciations...

J'espère n'avoir pas été trop amer en ces notes rapides, à la veille d'une année qui pour vous sera capitale. Je vous la souhaite fertile en joies de toute sorte.

Recevez, mon cher Louryan, mes sentiments les plus cordiaux. Peut-être, si ce projet vous agréé, pourrions-nous nous rencontrer à la fin de janvier ou plus tard ? Êtes-vous libre, quelque jour de la semaine, avant midi ? Nous pourrions déjeuner ensemble dans le quartier de la Porte de Namur.

Petit guide de Florence

Woluwe-St-Lambert, le 12 juillet 1 976.

Mon cher Louryan,

Voilà donc terminée la grande étape.

Heureux d'apprendre qu'elle vous a laissé en définitive une impression agréable. Vous verrez qu'avec les années ce sentiment se renforcera encore – c'est du moins ce qu'éprouvent la plupart de ceux qui, comme vous, étaient « appelés », étaient faits pour les études. Quelle option avez-vous présentée à l'examen de maturité ? Et dans quelle voie comptez-vous poursuivre maintenant ? Vous me répondrez, si vous le voulez bien, dans la seconde moitié du mois prochain, puisque vous me proposez fort aimablement une rencontre. Je vous téléphonerai vers le 12 août.

J'ai lu avec attention vos impressions d'Égypte. J'aime qu'un jeune homme parle avec passion des voyages qu'il a la chance de faire. Trop de gens courent aujourd'hui le monde sans savoir pourquoi et il est désolant qu'un séjour au Mexique ou en Grèce ne laisse dans l'esprit de certains que le souvenir d'une boisson trop tiède ou d'un lavabo mal nettoyé. (Puisque vous avez apprécié Sénèque, je vous signale la page bien connue – elle figure dans Clausse – où Sénèque dénonce déjà la vanité de ceux qui se déplacent sans motif).

Florence, où vous serez bientôt, est une ville secrète, dont l'âme ne se laisse pas pénétrer aisément. J'ai eu le grand bonheur de la découvrir alors que j'avais à peu près votre âge (en 1933 !) à une époque où elle entourait encore ses trésors de silence et de discrétion. Vous serez peut-être heurté par les rues étroites et bruyantes, par les places plutôt mesquines, un fleuve étriqué et presque à sec en cette saison. Attendez-vous à souffrir de la chaleur, de la poussière, du bruit, de la foule. De plus les Italiens ont, semble-t-il, juré de décourager les visiteurs en multipliant les vexations : musées fermés brutalement, églises inaccessibles, etc.

Vous voyez que je ne tente pas de vous dorer la pilule : vous souffrirez sans doute, mais ce voyage doit être fait. Dites-vous bien que Florence ne se laisse pas découvrir en une visite, si longue soit-elle. On ne « fait » pas cette ville, pour employer l'affreuse expression de ceux qui montent à l'Acropole comme ils vont manger des gaufres à Blankenberghe ou boire un pastis à Palavas-les-Flots. Si vous vous heurtez à des difficultés, à des déconvenues, tenez bon ; si vous ne pouvez voir ce que vous espériez, jurez-vous de revenir. Je ne vais pas énumérer les richesses de cette ville incomparable, vous savez certainement ce que vous comptez y voir. Je tiens simplement à vous signaler que, pour ma part, si demain j'étais à Florence, j'irais revoir les fresques de Masaccio à *Santa Maria del Carmine*, je ferais une longue halte à *Santa Maria Novella* et à *San Marco*, à *San Lorenzo* bien sûr (tombeaux des Médicis), aux Offices. Si vous avez le temps, ne négligez

pas le Musée archéologique près de la charmante église de la *Santissima Annunziata*. Reposez-vous dans le Jardin Boboli et ne manquez pas de monter à *San Miniato*. Surtout passez une après-midi et le soir à Fiesole ; il y fait délicieusement frais et la vue est admirable. Vous verrez les ruines de *Faesulae*, centre de ralliement de Manlius et de Catilina, rappelez-vous ! Pistoïa est à quelques kilomètres. Catilina y périt *ferociam animi, quam habuerat vivus, in voltu retinens*. Je m'arrête car si vous m'écoutez, vous resteriez plus d'un mois en Toscane.

Je vous remercie de votre excellente lettre et, souhaitant vivement que mes avertissements maussades seront démentis, j'adresse à Jupiter hospitalier mes vœux les plus ardents, à votre intention.

Avec mes sentiments très cordiaux et à bientôt.

Sur la science et l'humanisme

Woluwé-Saint-Lambert, le 15 décembre 1977.

Mon cher Louryan,

Vous voilà installé depuis près d'un trimestre au deuxième étage de la *ziggourat* universitaire et vous livrez fort aimablement vos impressions de locataire un peu déconcerté devant la nouvelle disposition des pièces. Les conventions du bail ont changé – c'est gênant : les nouveaux propriétaires sont parfois déroutants, mais votre optimisme inné et votre faculté d'adaptation ont déjà repris le dessus et vous appuyez finalement sur les aspects favorables de ce changement. Surtout, à vous lire, tout confirme que vous avez conservé la curiosité intellectuelle et la ténacité dans la recherche, ces qualités qui ont assuré vos précédents succès. Je suis sûr que vous leur trouverez un lairaire approprié dans ce logement dont vous m'avez tracé le plan.

Votre « note de lecture » sur l'ouvrage de J. Monod, *Le Hasard et la Nécessité*⁴, a retenu mon attention. J'ai encore à l'esprit le retentissement causé par sa leçon inaugurale au Collège de France, il y a exactement dix ans. C'est là qu'il livra sa vision personnelle des systèmes vivants répondant aux deux propriétés essentielles et étroitement associées : l'émergence et la téléonomie. La première, et c'est là, je crois, l'originalité, conditionnée par le hasard, la seconde déchetue de la puissance que lui conféraient la métaphysique et les thèses vitalistes et procédant de la première. Pour J. Monod, le support de cette émergence est l'ADN, qui lui assure sa fonction conservatrice.

Je n'ai pas lu *Le Hasard et la Nécessité*, n'ayant pas les connaissances foncières, indispensables à une approche féconde. En revanche, j'ai fort apprécié la réplique que la leçon de J. Monod suscita à P.-H. Simon, un des intellectuels français les plus doués de la seconde moitié de notre siècle, malheureusement disparu il y a quatre ans. Son petit livre *Questions aux Savants*⁵, paru en 1969, tout en rendant hommage à Monod et en accordant aux sciences exactes la grande part qui lui revient, dénonce, toujours avec mesure et sans hargne, les excès de ceux qui s'appuyant sur ces dernières arrivent à la conclusion que l'homme est néant.

Voici un passage qui résume sa position : « Il n'y a, me dira-t-on, que le positif et l'objectif qui vaillent. Eh bien ! Quand je dis que, conditionnée autant qu'on voudra par une cuisine biochimique préalable, par des combinaisons de chromosomes et des habitudes héréditaires, par un psychisme individuel et une psychologie collective, par des complexes et des structures, par des mythes et un langage, il existe une vie personnelle

⁴ Paris, Seuil, 1970.

⁵ Paris, Seuil, 1969.

de l'homme, et que le plus profond de lui n'est pas le magma confus des énergies aveugles et des facteurs contingents qui l'habitent sous sa conscience, mais le pouvoir qu'il a de les maîtriser et de les transcender pour atteindre l'esprit, quand je rappelle ces données qui viennent autant par l'observation du moi – objet que par l'intuition du moi-sujet, est-ce que je m'égare dans l'arbitraire, dans l'illusion affective ou le rêve mystique ? Or, n'y a-t-il pas aujourd'hui comme une conspiration des grosses têtes pour un certain meurtre de l'homme ? Elles désignent avec dédain comme des esprits régressifs ou des 'humanistes mous' ceux qui croient encore que l'homme a une vie intérieure, une vocation spirituelle et qu'il vaut la peine de s'y intéresser en tant que telles. »

La dernière phrase vise au-delà de J. Monod certains savants qui « font déborder la science hors de son empire, en demandant à l'objectivité une méthode de savoir et une règle de vie qui dessèchent les secrets et offusquent les clartés du jardin intérieur ».

Le dialogue est attachant. Les acteurs le poursuivent maintenant parmi les ombres.

J'espère que vous voudrez bien excuser le retard que j'ai mis à vous répondre, dû à diverses circonstances. L'indifférence, croyez-le bien, n'y a aucune part. J'attache trop de prix à la conversation que vous vous ingéniez à entretenir.

Sans doute pourrons-nous nous rencontrer dans la deuxième quinzaine de janvier. Je vous laisse le soin de choisir la date.

Avec mes sentiments les plus cordiaux.

Nos Toiles @ penser

disponibles sur demande et sur notre site <http://www.lapenseeetleshommes.be>

Projets d'action économique et sociale

- L'antisémitisme*, W. DE WINNE, 2013.
Travail social et populations roms : lutter contre le cercle vicieux, J. FASTRÈS, 2012.
Le parrainage des mineurs non accompagnés : une forme d'engagement social, M. FOUREZ, 2012.
Médecine du travail et morale, D. THONON, 2011.
Le médiateur des droits du patient, A. HESELMWOOD, 2011.
Les révolutions industrielles et la révision des valeurs, L. ROUGIER, 2011.
Lesclavage, J. RIFFLET, 2011.
Aux grands mots les grands remèdes, M. JUDKIEWICZ, 2010.
L'éthique de la sollicitude et la protection des personnes vulnérables, Ch. COUTEL, 2010.
La médecine et les responsabilités de l'homme, DE. HUBINONT, 2009.
Plaidoyer pour une médecine « intégrative », Th. JANSSENS, 2009.
Un atelier d'improvisation pour les détenues de la prison de Berkendael, P. HOUYOUX, 2008.
Faut-il avoir peur des communautés immigrées ? A. MANÇO, 2008.
Quel avenir pour la recherche scientifique en Belgique ? J. C. BAUDET, 2008.
Article 27. Un réseau créatif, L. ADAM, 2007.
Les enfants dans les centres fermés pour illégaux, V. SILBERBERG, 2007.
Désirs éthiques et désirs critiques pour une politique culturelle de gauche, M. HELLAS, 2007.
D'un papillon à une étoile, J. CORNIL, 2007.
Complexité, identité, fraternité, citoyenneté : le quadrige de la reliance, M. BOLLE DE BAL, 2007.
Brèches, J. CORNIL, 2007.
Comment vivre à Bruxelles malgré le coût des loyers, N. CASTELIJN, 2006.

La lutte contre les fausses croyances et les fausses sciences

- Rennes-le-Château : Les marchands du Temple ésotérique*, M. BOLLE DE BAL, 2013.
Remarques sur la situation de l'incroyant aujourd'hui, R. POMMIER, 2012.
Entre corps et esprit, une science du lien, T. JANSSEN, 2011.
Le cosmos et son agencement, D. BOCKSTAEEL, 2011.
Un autre anniversaire à fêter ! Quatre cents ans d'héliocentrisme, P. J. MAINIL, 2011.
Sur l'histoire de la science, J. C. BAUDET, 2011.
L'impossible eucharistie, W. DE WINNE, 2011.
L'obsession sacrificielle, W. DE WINNE, 2011.
La grande intelligence, illusion ?, P. J. MAINIL, 2010.
L'âme existe-t-elle ?, P. J. MAINIL, 2010.
Et Dieu dans tout cela, R. DEJAEGERE, 2010.
Les fausses sciences, J. PIRON, 2010.
Effets pervers de la morale chrétienne, B. MILHAUD, 2010.
Les erreurs de la science comme indices de sa valeur, J. C. BAUDET, 2010.
L'évolution et la notion de vie, O. PIRON, 2010.
Les théories physico-chimiques, M. FLORKIN et J. BRACHELET, 2010.
Les fausses sciences. Les pièges de la représentation, J. PIRON, 2010.
Les fausses sciences. L'« explication » unique et le savoir total, J. PIRON, 2010.
Science et foi. Problème périmé ou problème éternel ? P. ROBIN, 2009.
Science et foi. Les croyants devant la science, P. ROBIN, 2009.
Science et foi. La solution moderniste, P. ROBIN, 2009.
Foi contre science, Ph. MAASEN, 2009.
Les droits humains, ici et maintenant, P. GALAND et B. VAN DER MEERSCHEN, 2008.
Que penser de l'intégrisme féministe ? J. GABARD, 2008.
Deux voix de témoignages : Rwanda et Shoah, A. GOLDSCHLÄGER, 2008.
« Tyrannie de la majorité » selon Tocqueville et « Droits des minorités », Ch. COUTEL, 2008.
Égalité, discrimination, diversités : des constats aux actions, A. MANÇO, 2008.
Actualité des Protocoles, J. JAMIN, 2007.
Droits et recours de la victime de prétendus voyants, gourous, mages, guérisseurs et autres charlatans invoquant le paranormal, N. DE BECKER, 2006.

Les complots : sujet de la littérature populaire, A. GOLDSCHLÄGER et J. LEMAIRE, 2006.
Le cinéma, la télévision et les jeux vidéos illustrent la peur des conflits,
A. GOLDSCHLÄGER et J. LEMAIRE, 2006.

La lutte contre les extrémismes politiques

Tous voiles dehors ?, C. PONCIN, 2013.
De l'urgence de réformer l'islam d'ici pour en faire un vrai « pilier » de notre démocratie ?,
C. CHEREF-KHAN, 2013.
Edmond Picard : un « humaniste », antisémite et raciste, F. RINGELHEIM, 2013.
La démocratie est-elle malade ? — 2, É. POHL, 2013.
La démocratie est-elle malade ? — 1, É. PEETERS, 2013.
Serpents, race de vipères ! W. DE WINNE, 2011.
J'exècre les révisionnistes, fulminait Dominique, P. J. MAINIL, 2010.
Deux voix de témoignages : Rwanda et Shoah, A. GOLDSCHLÄGER, 2010.
La franc-maçonnerie en terre d'islam, R. Y. DAJOUX, 2009.
L'homme qui ne portait pas de chaussettes ou Quel Einstein célèbrons-nous ? P. MARAGE, 2008.
La sociologie est-elle une science ? Cl. JAVEAU, 2008.
Le rôle de l'expérience en philosophie, D. SERON, 2008.
Un modèle d'univers, J.-F. PONSAR, 2008.
Le truchement majeur, J. CELS, 2008.
Propos d'un libertaire sur l'éthique, P.-J. MAINIL, 2008.
Égalité, discrimination, diversités : des constats aux actions, A. MANÇO, 2008.
Les limites de la liberté, J. JAMIN, 2007.
Nature, culture et extrême droite, J. JAMIN, 2007.
Pour un personnalisme pluraliste, M. BOLLE DE BAL, 2007.
Les religions meurtrières, E. BARNAVI et Ch. CHEREF-KHAN, 2007.
Réflexions sur la montée de l'islamisme, E. BARNAVI et Ch. CHEREF-KHAN, 2007.
Récits de Colombie, J. CORNIL, 2007.
Le totalitarisme, M. HELLAS, 2007.
Les otages politiques, Fr. VANDEN DRIESCH, 2007.
Einstein et la politique, M. VOISIN, 2006.
Extrême droite et éducation permanente, M. MAESSCHALK, 2006.
Après quarante-cinq ans de présence musulmane en Belgique : « Sire, il n'y a pas d'islam belge »,
Ch. CHEREF-KHAN, 2006.
Les tabous de l'immigration, J. CORNIL, 2006.

Avancées en faveur de l'éducation

Philéas & Autobule, une jeune revue citoyenne de philosophie avec les enfants, F. MARTIN, 2013.
Qu'est-ce que la philosophie ?, J. C. BAUDET, 2013.
Lettre d'un professeur, S. LOURYAN, 2013.
Une résistance souriante, M. VOISIN, 2013.
À quoi peut bien servir l'orgasme féminin ?, Y. FERROUL, 2013.
Une éthique libérée et libératrice, N. DECOSTRE, 2013.
Un éloge de l'ignorance ! Est-ce sain ?, J. TAMINE, 2012.
Apprendre à penser et à discuter dès cinq ans, C. LELEUX, 2012.
Accommodements raisonnables : Quelles égalités à l'école ?, N. GEERTS, 2012.
L'« Amour de soi », apologie de la vie en commun chez Spinoza, G. FOKAM, 2011.
À cœur ouvert, R. ARONSON, 2011.
La célébration de l'humain, M. VOISIN, 2011.
La fin des dogmes vue par Simon Jouffroy, C. ÉVRARD, 2011.
Souvenirs d'un maître : Adolphe Festraets, S. LOURYAN, 2011.
La morale de l'adolescence, M. VAN DE MEULEBROECKE, 2011.
La dernière énigme de Léopold II, G. TELLIER, 2010.
L'orientation sexuelle : biologie ou éducation, J. BALTHAZART, 2010.
Bye Bye l'unilinguisme, J. REYNAERS, 2010.
Quelques réflexions sur l'homme, V. DAUMER, 2010.
Nos têtes sont plus dures que les murs des prisons, L. BOVY, 2009.
Propos d'un libertaire sur les religions, P.-J. MAINIL, 2009.
Introduire le cours de philosophie dans le secondaire, V. DORTU, 2009.
Bonheur et humanisme, Fr. DE GREEF, 2009.

- Éducation permanente et philosophie pour enfants*, M. VOISIN, 2007.
L'alimentation intelligente, A. BURONZO, 2007.
Prison-sanction et prison-éducation, J.-Cl. DE POTTER, 2007.
Trente propositions pour une école de la réussite, A. DESTEXHE, 2006.
L'avenir de l'université, J.-Fr. BACHELET, 2006.
Ce que montre PISA 2003 : les inégalités sociales dans l'enseignement en Belgique, N. HIRTT, 2006.
Les francs-maçons à la naissance de l'enseignement universitaire des sciences, J. LEMAIRE, 2006.
L'immersion linguistique, R. BRIQUET, 2006.
Coexistence des langues et des cultures. Entre utopie et réalités, R. RENARD, 2006.

Ambitions de la laïcité

- Peut-on parler d'athéisme dogmatique ?*, N. RIXHON, 2013.
Réflexions dérangementes, P. J. MAINIL et Y. STRUYS, 2013.
Le tabou de Jésus le Nazaréen dans la société laïcisée, F. FORET, 2013.
L'école au défi de la laïcité, N. GEERTS, 2013.
Notre avenir eschatologique, W. DE WINNE, 2013.
Les usages cléricaux, H. CHARLIER, 2013.
Faux et vrais secrets de la franc-maçonnerie, M. BOLLE DE BAL, 2013.
Politique et religion en France et en Belgique à l'heure de l'Europe, F. FORET, 2013.
Athée, nihil, pourquoi ?, H. CHARLIER, 2013.
Paradigme et éthique humaniste : l'idéal et la réalité, P. J. MAINIL, 2012.
Et si toutes les questions n'avaient pas de réponse ?, M. MAYER, 2012.
Dieu ?, W. DE WINNE, 2012.
« Serpents, Race de Vipères », ou la succession usurpée de Jésus de Nazareth, W. DE WINNE, 2012.
La vie et la mort, P. J. MAINIL, 2012.
La laïcité a une histoire, M. MAYER, 2012.
Pour une nouvelle morale laïque, coeur battant de la cause républicaine, C. COUTEL, 2012.
La question des conceptions de vie, M. MAYER, 2012.
La disparition de Philippe Grollet, G. C. LIÉNARD, 2012.
Vivre laïquement, M. MAYER, 2012.
La foi, la spiritualité, l'obscurantisme, ... Du retour de quel « islam » parlons-nous ?,
C. CHEREF-KHAN, 2012.
Ma laïcité racontée aux enfants, H. BAUHERZ, 2011.
Laïcité et dignité, C. COUTEL, 2011.
Pourquoi financer les organisations convictionnelles ? Un point de vue laïque, C. SÄGESSER, 2011.
Neutralité ou engagement dans l'enseignement de la morale, M. VAN DE MEULEBROECKE, 2011.
Un peu de décence, Messieurs les croyants !, R. POMMIER, 2011.
Vivre sans dieu(x), M. VOISIN, 2011.
Une école pluraliste pour une société pluraliste, M. VAN DE MEULEBROECKE, 2011
La laïcité et les laïcités : deux versions, un idéal, M. BOLLE DE BAL, 2010.
Conscience athée, N. RIXHON, 2010.
Jean Meslier, curé et athée : un paradoxe ?, N. RIXHON, 2010.
Réflexions d'un libre examinateur ou d'un homme qui, du moins, croit l'être, P. J. MAINIL, 2010.
Peut-il exister une spiritualité laïque ?, J. RIFFLET, 2010.
Âme : Esprit/Doute/Foi, E. DE BEUKELAER et B. DECHARNEUX, 2010.
Religion/Théologie : Dogme, E. DE BEUKELAER et B. DECHARNEUX, 2010.
Athéisme : Agnosticisme/Cléricalisme, E. DE BEUKELAER et B. DECHARNEUX, 2010.
Nsr Abou Zeid et Mondher Sfar, J. WILLEMART, 2009.
De la difficulté d'être athée aujourd'hui, A. PIRLOT, 2009.
Humanisme et laïcité : Condorcet, précurseur de la loi de 1905 ? Ch. COUTEL, 2009.
Propos d'un libertaire sur les religions, P.-J. MAINIL, 2009.
De la tolérance à la reconnaissance ? J. PELABAY, 2009.
Artes Moriendi : comment aborder la fin de vie ? St. NELISSEN, 2009.
La dépénalisation de l'euthanasie a été un combat laïque, R. LALLEMAND, 2009.
Questions sur la laïcité en Europe, Cl. VAILLANT, 2009.
Science et foi. Problème périmé ou problème éternel ? P. ROBIN, 2009.
Science et foi. Les croyants devant la science, P. ROBIN, 2009.
Science et foi. La solution moderniste, P. ROBIN, 2009.
Héritier des Lumières, Condorcet « traducteur » de Voltaire, Ch. COUTEL, 2008.
Les médecines parallèles, P. DEBUSSCHERE, 2008.

- Six années d'euthanasie légale : bilan*, M. ENGLERT, 2008.
- Le conseiller laïque serait-il un semeur d'interrogations dès qu'il centre son action sur l'écoute de l'autre ?* M. MAYER, 2008.
- La franc-maçonnerie est-elle une secte ?* C. Bryon-PORTET, 2008.
- La laïcité française et la loi sur le port de signes religieux dans les écoles publiques*, A. DUMOULIN, 2008.
- Lettre ouverte sur la tolérance*, G. HOTTOIS, 2008.
- Tiberghien, précurseur d'un idéal oublié*, V. DORTU, 2008.
- Islamophobie et culpabilité*, A.-M. DELCAMBRE, 2008.
- Un catholique face à l'euthanasie*, J.-J. JAEKEN, 2008.
- Euthanasie : le débat parlementaire*, Ph. MONFILS, 2008.
- « Tyrannie de la majorité » selon Tocqueville et « Droits des minorités », Ch. COUTEL, 2008.
- Égalité, discrimination, diversités : des constats aux actions*, A. MANÇO, 2008.
- Divin et humain : religion et reliance*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Bio-éthique et thanato-éthique*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Vers une éthique de l'environnement*, J. CORNIL, 2007.
- La crémation : une éthique pour notre temps*, M. MAYER, 2006.
- La loi de dépénalisation de l'euthanasie : une démarche citoyenne*, J. HERREMANS, 2006.
- La laïcité dans la vie sociale*, Ph. GROLLET, 2006.
- Cent ans après une loi mémorable de séparation des Églises et de l'État. Favoriser dans les sociétés plurielles les dialogues interculturel et interreligieux*, R. RENARD, 2006.
- 2.500 ans de pensée libre : 1^{ère} partie*, A.-M. HANSENNE, 2006.
- 2.500 ans de pensée libre : 2^e partie*, A.-M. HANSENNE, 2006.
- La laïcisation de l'art*, Chr. LOIR, 2006.
- Laïcité et diversité culturelle*, R. RENARD, 2006.

Réflexions sur l'éducation permanente

- Éducation permanente et philosophie pour enfants*, M. VOISIN, 2007.
- Prison-sanction et prison-éducation*, J.-Cl. DE POTTER, 2007.
- Extrême droite et éducation permanente*, M. MAESSCHALK, 2006.
- La FORel*, A. SCHLEIPER, 2006.
- La culture, une généreuse éducation permanente*, J. CELS, 2006.
- Le rôle charnière du cardinal Bellarmin*, J.-J. DE GHEYNDT, 2006.
- Jonas et la liberté. Dimensions théologique, ontologique, éthique et politique*, M.-G. PINSART, 2006.
- La rhétorique, moyen de convaincre*, M. MEYER, 2006.
- Représenter le zéro : un problème philosophique*, J.-J. DE GHEYNDT, 2006.
- Écrire en Belgique sous le regard de Dieu. La littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*, C. VANDERPELEN-DIAGRE, 2006.
- Réalisations de la Communauté française de Belgique, en matière d'éducation à la citoyenneté*, P. DUPONT, 2006.
- Rêveries d'un promeneur solitaire. Vagabondages imaginaires autour du nouveau siècle*, J. CORNIL, 2006.

Comprendre aujourd'hui au travers des miroirs culturels

- Hitler et la franc-maçonnerie*, A. DE LA CROIX, 2013.
- Le testament de Jean Meslier*, P. J. MAINIL, 2013.
- Le combat des Lumières*, G. CHAUSSINAND-NOGARET, 2013.
- Je vois le bien, je l'approuve et je fais le mal*, L. DA SILVA, 2013.
- L'effacement de Dieu chez quelques moines-poètes contemporains*, G. RINGLET, 2013.
- Après... ou le silence des hommes*, M.-P. HAAR, 2013.
- L'antisémitisme ?*, W. DE WINNE, 2013.
- Humour et identité*, A. NYSENHOLC et W. SZAFRAN, 2013.
- Les femmes et la franc-maçonnerie, des Lumières à nos jours. Quels enjeux ?*, C. RÉVAUGER, 2012.
- L'au-delà*, X. DE SCHUTTER, 2012.
- Les catholiques belge et la franc-maçonnerie*, H. HASQUIN et E. DE BEUKELAER, 2012.
- Commémorer Jean-Jacques Rousseau*, R. TROUSSON, 2012.
- L'histoire des sciences en Belgique*, J.C. BAUDET, 2012.
- Sur cette pierre, je bâtirai mon Église*, W. DE WINNE, 2011.
- Jean Meslier : une figure exceptionnelle de l'incroyance au XVIII^e siècle*, S. DERUETTE, 2011.
- Un monde sans frontières - Comment favoriser le développement*, R. VERMEIRE, 2011.

- Les créationnismes*, P. J. MAINIL, 2011.
Jeanne d'Arc a-t-elle failli devenir républicaine ?, F. RYZIGER, 2011.
Jésus, un juif charismatique de Nazareth, W. DE WINNE, 2011.
Les femmes dans la franc-maçonnerie, Collectif, 2011.
Le petit monde d'outre-tombe, A. CHABOT, 2010.
L'existentialisme de Martin Heidegger, G. AISEAU, 2010.
Pôle Santé de l'ULB : histoire de lieux, de personnages, de découvertes, S. LOURYAN, 2010.
Les noms de famille, J. GERMAIN, 2010.
Bruxelles néoclassique : mutation d'un espace urbain (1775-1840), Ch. LOIR, 2010.
L'existentialisme. Le rôle de la phénoménologie, G. AISEAU, 2010.
La liberté et l'histoire : la liberté et ses valeurs, M.-J. LEFEBVRE, 2010.
La liberté et l'histoire : l'évasion du temps, M.-J. LEFEBVRE, 2010.
Jean-Jacques Rousseau et la naissance de l'autobiographie, R. TROUSSON, 2010.
La Flandre aux flamands, P. STÉPHANY, 2010.
Vision de la mort dans le Judaïsme, A. GOLDSCHLÄGER, 2010.
Le Coran est-il authentique ? J. WILLEMART, 2009.
Le pain des oiseaux, Y. NAMUR, 2009.
La vision de la mort dans le Judaïsme, A. GOLDSCHLÄGER et J. LEMAIRE, 2009.
La forme de la terre : des conceptions primitives à Aristote, D. BOCKSTAEEL, 2009.
L'architecture néoclassique à Bruxelles, reflet d'une société en mutation, Ch. LOIR, 2009.
Nietzsche, précurseur du nazisme ? ANONYME, 1^{ère} partie, 2009.
Nietzsche, précurseur du nazisme ? ANONYME, 2^e partie, 2009.
Nietzsche, précurseur du nazisme ? ANONYME, 3^e partie, 2009.
Kierkegaard, le père de l'existentialisme, G. AISEAU, 1^{ère} partie, 2009.
Kierkegaard, le père de l'existentialisme, G. AISEAU, 2^e partie, 2009.
Kierkegaard et l'ascétisme, G. AISEAU, 2009.
Kierkegaard et l'incroyance, G. AISEAU, 2009.
La Belgique, un anachronisme d'avenir ? Ch. VAN DEN EYNDE, 2008.
La spiritualité, ANONYME, 2008.
L'Europe méditerranéenne, entre l'Occident et l'Orient, Ch. COUTEL, 2008.
L'évolution du freudisme, W. SZAFRAN, 2007.
La question rousse, V. ANDRÉ, 2007.
La valeur du temps dans un monde qui accélère, M. DE KEMMETER, 2007.
Le récit de vie, pierre d'angle de la sociologie existentielle, M. BOLLE DE BAL, 2007.
Le Centre de culture européenne, M. IMBERECHTS, 2006.

Relais du monde associatif

- La violence conjugale : de quoi parle-t-on ?*, A. ADRIAENSSENS, 2013.
Le Centre de pathologie sexuelle masculine, R. J. OPSOMER et F. SEVENS, 2013.
Les ASBL, dix ans après la loi de 2002, J.-F. ISTASSE, 2013.
Rom, Tsigane, Gitan, ... Dépasser les mythes d'un peuple européen, A.-N. CYDZIK, 2013.
L'école rwandaise de l'avenir, R. LUFF, 2012.
Présence et Action Culturelles vous présente son projet : Espace Écrivain Public, D. SURLEAU, 2012.
La méditation : une médecine d'avant-garde ?, T. JANSSEN, 2011.
Réflexions en vue d'un système éducatif plus performant pour tous les enfants, CEDEP, 2011.
Les violences ne sont pas une fatalité : Garantie les prévient, D. LANDENNE, 2011.
Le Service laïque d'aide aux personnes du Brabant wallon, M. DOUMONT et F. WAYENS, 2011.
L'interruption volontaire de grossesse, T. JANSSEN, 2011.
Les leçons de l'histoire et nous, F. BRODSKY, 2010.
Mutilations génitales, J. CHEVALIER, 2010.
Présentation du réseau Financement Alternatif, A. BROUYAUX, 2008.
La Ligue de l'Enseignement, V. SILBERBERG, 2007.
Les enfants dans les centres fermés pour illégaux, V. SILBERBERG, 2007.
Mal au fesses pour le Congo, H. BOKHORST, 2007.
Ni putes ni soumises : un mouvement international pour libérer la parole et les initiatives,
 F. SIDIBE, 2006.
Le GRIP et ses activités, 2006.
Infor-Drogues. 1971-2006, trente-cinq ans déjà !, Ph. BASTIN, 2006.
*Les conseillers moraux laïques en milieu hospitalier,
 en maisons de repos et en maisons de repos et de soins*, N. BOLLU, 2006.

Les Maisons médicales et la Fédération des Maisons médicales et des Collectifs de soins de santé, 2006.

Interrogations et projets d'action sur quelques données sociologiques

- Réflexion sur les rapports entre les notions d'identité, de nation et de nationalisme*,
M. DE COSTER, 2013.
- Le cri de la hulotte. Dix ans de participation belge à une guerre illégale, ignoble, inutile...*,
C. DUPRÉ, 2013.
- Sexe, prostitution et contes de fées*, C. FRANÇOIS, 2012.
- La jalousie n'est pas une preuve d'amour*, J. LAOT, 2012.
- Le terrorisme amoureux*, M.-C. CARDINAL, 2011.
- Petite leçon de philosophie ou comment accéder au bonheur ?*, L. VANIN-VERNA, 2011.
- À nouvelles familles, nouvelles morales*, M. VAN DE MEULEBROEKE, 2011.
- Multiculturalisme ou interculturalité : Tour de Babel ou cathédrale des Lumières ?*, G. VERZIN, 2010.
- Problèmes de la drogue*, C. SOMERHAUSEN, 2009.
- La liberté : un concept entre gris clair et gris foncé*, F. ANDRÉ, 2008.
- Est-il nécessaire d'établir une censure sur le Web ?* M. BRODSKY, 2008.
- Parents de toxicomanes...*, A.-M. LEGRAND et D. CRACCO, 2008.
- L'argent des fourmis : religions - migrations - développement*, A. MANÇO, 2008.
- Le jeu pathologique, une maladie de la modernité*, S. MINET, 2007.
- Déliance, reliance, alternance*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Fraternité et/ou amitié : deux « reliances » à relier*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Pour un personnalisme pluraliste*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Des valeurs réinterrogées. Penser ou dépenser. Marchandisation des valeurs et valeur d'usage*,
J. CORNIL, 2007.
- Questions de sexualité*, J.-L. GÉNARD, 2006.
- Le travail : une valeur à réhabiliter*, M. BOLLE DE BAL, 2006.
- Violence, passions et guerres : cris des hommes, silence des dieux*, M. BOLLE DE BAL, 2006.
- Bribes réflexives sur la nouvelle divinité mercantile*, J. CORNIL, 2006.
- Conte le turbocapitalisme : Taxe Tobin et enquête sur les sociétés de clearing*, J. CORNIL, 2006.
- Travers et valeurs de l'individualisme*, J. CORNIL, 2006.

Construire l'Europe

- Les droits de l'homme et le droit européen*, P.-F. RYZIGER, 2011.
- Le cheval de Troie. Sectes et lobbies religieux à l'assaut de l'Europe*, M. CONRADT, 2008.
- Trois rêves évanouis*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Le Centre de culture européenne*, M. IMBERECHTS, 2006.

Éduquer à la citoyenneté

- Vers la fin de l'autorité*, F. DE SMET, 2012.
- L'équation arabo-musulmane : entre préservation de l'identité et désir de modernité*,
A. AOUATTAH, 2012.
- Pour une spiritualité citoyenne*, E. DE BEUKELAER, 2012.
- Sociologie et franc-maçonnerie*, M. BOLLE DE BAL, 2012.
- La démocratie dans le monde arabe*, I. SAFAR, 2012.
- Le droit à l'oubli*, R. CHIF, 2011.
- Le droit à l'oubli*, R. CHIF, 2011.
- Éduquer à la citoyenneté démocratique*, M. VOISIN, 2011.
- Un strip-tease attristant*, R. POMMIER, 2011.
- Autonomie affective et formation du jugement moral. Pédagogie*, M. VAN DE MEULEBROEKE, 2011.
- Les droits de l'homme et le droit international public*, F. RYZIGER, 2010.
- L'argent dans le monde moderne selon Charles Peguy*, Ch. COUTEL, 2009.
- Quelques réflexions sur les origines de l'homme*, V. DOUMEN, 2009.
- La liberté : un concept entre gris clair et gris foncé*, F. ANDRÉ, 2008.
- L'origine de la liberté*, A. VAN KERCKHOVEN, 2008.
- Valorisation des compétences et co-développement*, A. MANÇO, 2008.
- Quelle place pour l'expression des convictions religieuses à l'école ?* N. GEERTS, 2007.
- Faits de société*, M. BOLLE DE BAL, 2007.
- Les discriminations et la démocratie de l'identité*, A. MARTENS, 2007.
- Les otages politiques*, FR. VANDEN DRIESSCH, 2007.
- Brèches*, J. CORNIL, 2007.

Chronique d'un cours de philo. Intermède, H. VAN CAMP, 2006.
Réalisations de la Communauté française de Belgique, en matière d'éducation à la citoyenneté,
P. DUPONT, 2006.
Quelques références du Conseil de l'Europe en matière de citoyenneté, P. DUPONT, 2006.
Évolution du statut de la femme. L'époque de la déesse-mère, CLAV, 2006.
Évolution du statut de la femme. La réconciliation des sexes, CLAV, 2006.
Évolution du statut de la femme. L'éveil de la conscience politique des femmes, CLAV, 2006.

**Vous souhaitez être tenu(e) au courant
de nos publications
et de nos programmes d'émissions
télévisées et radiophoniques ?**

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons mensuellement nos programmes détaillés



La Pensée et les Hommes ASBL

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02 640 15 20 – 02 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.be
christiane.loir@ulb.ac.be

Visitez notre site

www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Communauté française

